

le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

ABONNEMENTS

FRANCE	ÉTRANGER
Un an... 80 fr	Un an... 122 fr
Six mois... 40 fr	Six mois... 61 fr
Trois mois... 20 fr	Trois mois... 28 fr
Chèque postal : Delecourt 691-12	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquate à chaque époque.

Rédaction : GEORGES BASTIEN
122, rue Montmartre, PARIS (2^e)

BONOMINI DOIT ÊTRE ACQUITTÉ

« J'ai été armé par le crime fasciste », dit Bonomini

C'est le crime fasciste qu'il faut condamner

'Après une audience comme celle d'hier, la conviction des jurés doit être faite.'

L'avocat général ne pourra plus parler de crime à punir au nom de la société. M. Gautrat semblera ridicule si il prétend apitoyer sur le sort du chef du Fascio parisien. M. Torrès a déjà gagné la partie qui a pour enjeu la sécurité du monde.

De Léon Blum à Miguel de Unamuno, de Ricciotti Garibaldi à Mme Séverine, il y a unanimité pour condamner le fascisme comme le pire des régimes sociaux, celui qui fait de la haine un principe politique, et de l'assassinat un système social.

Et Bonomini, fièrement dressé au-dessus de tous les partis, douloureusement soulevé par toutes les misères d'un peuple, a conclu par cette phrase d'une concision admirale : « J'ai été armé par le crime fasciste. »

L'assassin de Bonomini, ce n'est pas le petit gars du bâtiment chassé de son village par les Chemises Noires ; ce n'est pas l'emigré italien qui n'en pouvait plus d'être hanté par les visions d'horreur du fascisme.

L'assassin de Bonomini, monsieur l'avocat général, maître Gautrat, vous devez aller le chercher en Italie : c'est celui qui arma de matraques les brutes à son service, celui qui piétina sauvagement l'œuvre émancipatrice du Proletariat, celui qui martyrisa toute pensée libre, celui qui ricane stupidement du triomphe de sa violence sans raison ; celui qui fit sortir de son beau rêve de fraternité l'anarchiste Bonomini pour le lancer, criant de douleur, dans l'action désespérée qui le met aujourd'hui face à des juges.

Les jurés de la Seine condamneront ce soir Benito Mussolini. — A.C.

TROISIÈME AUDIENCE

La comédie du bon fasciste continue

Voici encore des témoins à charge, des amis de Bonomini. Et la comédie continue du « bon fasciste » et du « Fascio inféni ». Pour M. Brunetta, le Fascio était une œuvre de bienfaisance.

Pour M. Victor Bianchini, qui a connu M. Bonomini il y a deux ans, celui-ci était un cœur tout à fait sensible. Ceux qui prétendent que le Fascio de Paris fait une œuvre antifrançaise ne disent pas la vérité, et font une spéculation professionnelle.

M. Torrès. — Pour prouver la véracité de nos dires, je vais montrer aux jurés trois dessins provocateurs du Fascisme parus dans le *Popolo d'Italia*. Ils sont nettement francophones.

Bonomini semble obsédé de cette étrenne contre les francophones et de francophiles. Lui, l'anarchiste, est étranger à de tels sentiments. Il tient à l'affirmer nettement : « Ce n'est pas comme partisan de la politique française, pas plus que comme partisan de la politique italienne, que je me suis placé en agissant : c'est au point de vue humain. Je condamne les pratiques fascistes parce que j'y vois les menaces d'une nouvelle guerre pour le prolétariat mondial. »

Voici maintenant un vieux polichinelle qui vient nous rabâcher la rongeuse déjà connue du « bon fasciste » et du Fascio inféni ».

M. Merci del Ville. — Bonomini n'a jamais parlé de politique avec moi. Nous ne sommes occupés que de la fondation d'une crèche. L'œuvre de Bonomini était un apostolat qui devait créer une atmosphère de paix parmi les hommes (*sic*).

M. Gautrat. — Il y a eu des dessins humoristiques contre la France dans le *Popolo d'Italia*, c'est vrai. Mais il y en a eu aussi dans le journal socialiste *l'Avant!*

M. Torrès. — J'indique nettement qu'après que Bonomini avait frappé en Bonomini le chef des fascistes en France, je me suis étonné de voir dans les dossiers, même de l'instruction, les fascistes se déclarer amis de la France pour se mettre sous la protection de la justice française.

« Je ne me place pas en 1919, je me place à l'heure actuelle. Et les textes que j'ai

produits sont de 1923 et de 1924. Enfin voici un article du 31 août 1924 dans *l'Italie Nouvelle* : « Une guerre est-elle possible entre la France et l'Italie ? » « La bourgeoisie italienne n'est pas follement amoureuse de la France », « Les plus ardents d'entre-nous, en Italie, regardent vers Tunis, vers la Corse et vers Nice... La France n'a pas une tonne place dans le cœur de la jeune Italie fasciste ».

Le nouveau directeur de l'*« Italie Nouvelle »*

L'huisquier audiencier introduit un type de grand imbécile prétendant à la gueule immobile et au torse ridiculement cambré. C'est le nouveau chef du Fascio parisien : M. Pelagi.



LE NOUVEAU DIRECTEUR
DE L'« ITALIE NOUVELLE »

Croquis de Gil Baer

M. Pelagi. — J'ai connu Bonomini vers le commencement de 1924. Comme je participai au mouvement fasciste italien dès le début, j'ai cru de mon devoir de m'inscrire au fascio de Paris. J'ai été désigné comme remplaçant de Bonomini après sa mort.

Le fascio est l'étranger ont pour but la tutelle et la protection des travailleurs italiens à l'étranger.

« Je suis le nouveau directeur de *l'Italie Nouvelle*. Notre œuvre est une œuvre d'assistance, de solidarité, de charité.

Le Président. — Vous n'êtes pas subventionné par le Parti fasciste ?

Pelagi. — Non, pas du tout !

M. Torrès. — Alors comment se fait-il qu'on trouve un million de lires au budget de Mussolini pour la propagande à l'étranger ?

Hypocritement, l'affreux bonhomme répond : « Le gouvernement d'Italie, ce n'est pas le Parti fasciste ! »

Le fascisme en Tunisie

Voici maintenant des témoins qui vont donner la preuve de l'activité fasciste en Tunisie.

Filidori. — Une conférence fasciste a eu lieu à Tunis. Des Italiens se sont promenés en chemise noire. Le 9 juillet, un film fasciste passa dans un cinéma. Un délégué de Mussolini, M. Sacco, avait son siège au consulat d'Italie, et présidait à ces opérations de propagande impérialiste.

« Dans un concert, pendant qu'on jouait l'hymne national italien, les chemises noires voulaient contraindre ceux qui ne se découvraient pas à enlever leur chapeau. Mais les Tunisiens ne se laissèrent pas faire : ils réagirent. Les fascistes durent renoncer à leurs projets.

La terreur fasciste décrite par des hommes de toutes opinions

Des hommes de toutes opinions politiques et sociales vont défilé à la barre des témoins pour faire connaître les fascistes sous leur vrai jour. Les « bons apôtres » du Fascio de Paris vont se transformer en authentiques brigands pillant tout, semant la mort sur leur passage, réduisant l'Italie à l'état de barbarie.

Un jeune Italien émigré comme Bonomini, et qui fut son ami à Pozzolengo, vient confirmer tout ce que l'accusé a déjà conté de la terreur au village.

« J'ai connu Bonomini, dit-il, depuis son enfance. Il était travailleur, doux, affable. Il fut persécuté par les fascistes et constraint de quitter Pozzolengo. »

M. Gautrat intervient en ce moment sous

une forme vraiment plus digne du bas métier de policier que de la profession d'avocat.

M. Gautrat. — Qu'est-ce que ce témoin ? S'est-il présenté devant le juge d'instruction ? Non ? Eh bien, je ne le connais pas !

M. Torrès s'indigne d'un tel procédé. — Le fascio de Paris s'est bien chargé de l'identifier. Si Bonomini n'a pas cité ce témoin à l'instruction, c'était son droit. C'est parce qu'il voulait porter seul la responsabilité de son geste et ne procurer d'ennuis à aucun de ses amis. Quant aux témoins que l'on a été entendre à Pozzolengo, ce sont les bourreaux mêmes de Bonomini.

Le témoin raconte ensuite ce qu'il a subi lui-même à Pozzolengo.

« J'ai reçu à Pozzolengo trois coups de revolver. Le lendemain un camion de fascistes est venu. On est entré chez nous, on a tout brisé. On a violé mon père, ma mère et ma sœur qui était encinta. Ils ont frappé des républicains, des populaires, des catholiques. Ils ont tué un curé. La police ne disait rien parce qu'elle avait peur. »

M. Gautrat veut encore opposer à cela les violences révolutionnaires en 1919.

M. Torrès. — Rien que contre les populaires et les catholiques j'ai plus de cinq dossiers nourris de documents. On ne peut pas comparer les violences d'une foule succédée, violences sporadiques, aux violences organisées d'hommes qui prétendent exercer l'autorité gouvernementale.

Après le jeune ouvrier voici le lettré, M. Louis Piérard, député belge.

Louis Piérard. — Je suis l'ennemi de toute violence, et je réprouve l'assassinat politique. Mais dans les violences du fascisme on trouve une explication du crime commis.

« On peut se demander si le fascisme se riait, sans la personne de Mussolini.

J'ai personnellement connu M. Mussolini.

« Mussolini est un homme animé d'une énergie sauvage, mais dépourvu de tout sens moral. Georges Sorel a dit de lui qu'il était un véritable condottiere.

« C'est lui qui, étant socialiste révolutionnaire, a donné au socialisme révolutionnaire la frénésie de la violence.

« Nous ne pouvons pas oublier qu'il fit l'apologie du récide. Ce fut lui qui fit voter une motion à Bologne qui poussa le socialisme dans les voies de l'insurrectionnalisme.

« Quand il a renié ses idées socialistes, Mussolini a causé une grande peine à ses anciens amis. Valente en a éprouvé une telle douleur qu'il s'en est donné la mort.

« Je le vis en juin 1914 au moment du soulèvement de Romagne (à Ancône où venait de déclarer la grève générale.) J'ai entendu Mussolini dans un meeting prononcer un discours d'une extraordinaire violence.

« Nous ne pouvons pas oublier qu'il fit l'apologie du récide. Ce fut lui qui fit voter une motion à Bologne qui poussa le socialisme dans les voies de l'insurrectionnalisme.

« Pendant que j'étais à Rome, Matteotti a accompli un acte considéré là-bas comme une bravade : il a osé convoquer les députés socialistes italiens. Sur cent députés, il y en a quarante qui ont osé venir. Trois sont arrivés grièvement blessés. A ce même moment Matteotti me disait de ne pas lui téléphoner d'un endroit public, de ne donner son adresse à personne. Il savait clairement qu'il risquait sa vie, et comment il le risquait.

« Il avait fait sa campagne électorale en déguisant tantôt en prêtre, tantôt en femme. Et cependant il est mort, assassiné par les fascistes.

« Il le prévoyait ! A chaque instant, disait-il, la provocation au meurtre est officielle. J'attends la mort ! »

« J'appartiens à un parti qui a horreur de l'assassinat politique, conclut M. Blum, mais vous devez vous demander si l'acte de violence que vous avez à juger ici n'a pas été fait par les fascistes systématiques. »

M. Gautrat. — Si un régime de violence s'instaurait ici, si vous étiez contraints d'avoir une carte du Parti communiste pour sortir dans la rue, est-ce en faisant appel à des formules évangéliques que vous feriez appel à la liberté ? Et d'autre part si vos amis socialistes faisaient une révolution seraient-ils sans violence ?

Léon Blum. — Au fond de la question de la partie civile il y a l'idée que le fascisme ne fut qu'une réplique nécessaire au bolchévisme. Eh bien ! ce ne sont pas là les origines du Fascisme. Entre le communisme italien et le fascisme italien, il y a des rapports les plus étrêts. Matteotti me disait : « En Italie, nous ne pouvons plus distinguer bolchévisme de fascisme. » Des groupes entiers d'hommes sont passés du bolchévisme au fascisme.

« En réalité le fascisme est une entreprise montée par actions et déclenchée par les grands financiers, les grands industriels — par la Maison Ansaldo en particulier.

« Ce sont tous les démobilisés à démission au lendemain de la guerre, que les grands industriels ont équipé afin de défendre leurs monopoles.

Mais voici le coup de grâce. C'est M. Léon Blum qui le porte avec assurance.

Le fascisme, c'est le désordre organisé

Léon Blum. — J'ai suivi de près le mouvement fasciste. Il n'a jamais été l'ordre. Il a été le désordre organisé. Il a été placé côté à côté un pouvoir légal et un pouvoir révolutionnaire. Il existe le roi et le duc, un gouvernement et un comité central fasciste, une armée et une milice, le préfet de police et l'agent local du fascisme. Un pays ainsi gouverné est condamné au désordre.

« On a établi une analogie entre le fascisme et le communisme russe. Eh bien,

Notre ami Taupin est mort

A onze heures du soir, nous apprenons la mort à Lariboisière de notre ami Georges Taupin, secrétaire de l'Union Anarchiste.

Ce militant, d'une intelligence aiguë et d'une sensibilité peu commune, n'a pu survivre à l'horrible blessure que, dans un geste désespéré, il s'était faite au cœur.

Partis ainsi, en pleine et vigoureuse jeunesse, laissez-nous te le dire, bon camarade, c'est un crime contre toi-même.

Certes, ce n'est pas nous qui te déniérons la liberté de t'en aller loin de tes amis, mais laissez-nous pleurer une vie qui t'aurait peut-être réservé des jours meilleurs et à nous la joie de te voir heureux.

Justice, Messieurs les Jurés

« J'aimais ma mère qui nous a tous élevés avec tendresse. »

Vous entendez, messieurs les jurés. Vous êtes sans doute des papas ; alors, cette phrase qui caractérise un grand cœur d'enfant, le souvenir d'une bonne mère dans ce jeune cerveau, vous présentent-ils un criminel ?

Non, un grand garçon qui a souffert, qui a vu souffrir, un de ces coeurs dont la sensibilité extrême souffre encore du mal fait à autrui.

Quoi, c'est lui qui est devant les assises, lui, contre le crime, lui qui a tremblé de tenir une arme, mais qui l'a tenue parce que sa volonté fut conduite par les élans de son cœur !

Que vous jugiez utopique la société rêvée par l'Anarchie, soit, c'est votre droit ; mais que constamment ceux qui répètent : « Nous voulons la fraternité, nous voulons l'amour entre les hommes, nous voulons la destruction des assassins ambitieux ou vénaux, notre rêve c'est l'harmonie, c'est le bonheur pour tous, nous y croyons, c'est notre lutte ; que ces idéalistes soient trop souvent au banc des criminels, messieurs les jurés, pensez-y, c'est une honte pour tous les hommes de cœur. Mais alors, nous, mamans, comment faut-il élever nos petits ?

Si nous leur enseignons la bonté, nous leur apprenons à aimer ceux qui souffrent. En aimant ceux qui souffrent, leurs petits coeurs se révoltent pour tous ceux qui font souffrir. Et ce sentiment va grandissant en raison de cette sensibilité, de cette sensibilité que nous aurons développée chez nos chers petits.

L'acte de l'enfant qui détient son camarade battu

Estampage et solidarité

Une question que l'on a souvent agitée dans nos milieux, et que l'on abandonne faute d'avoir pu jamais lui trouver une solution pratique, est celle de la solidarité.

Solidarité ! Ce seul mot exprimant un ordre d'idées où les anarchistes peuvent actuellement mettre le plus en pratique les principes généraux qui font la base de leur philosophie, menace, par la faute d'ignobles coquins, de se voir réfréni dans son ampleur au point de ne plus s'adresser qu'aux véritables amis.

Je m'explique. Lequel de nous n'a pas vu dans les groupes des inconnus arriver, soit au nom d'un camarade connu, soit présentés par un bon copain qui souvent ne les connaît pas plus que les autres, en disant victimes d'une injustice sociale, et sollicitant notre aide.

Lequel de nous n'a pas vu fréquemment ces individus une fois bien relâpés, disparaître et devenir introuvable jusqu'au jour où ils réapparaissent dans un autre groupe pour recommencer le même manège. Heureux encore lorsqu'ils ne disparaissent pas en « allégant » le copain qui les a hébergés de ce qu'ils ont pu trouver de plus intéressants dans sa chambre.

C'est une mésaventure dans ce genre-là qui vient de m'arriver. Un inconnu, nommé Joseph Yseux, 21 ans, taille moyenne, me fut présenté par un ami qui, lui-même, ne le connaissait guère que sur les explications de jeunes copains qui l'avaient rencontré à la Librairie Sociale.

D'après l'exposé de sa situation, je fus d'accord avec quelques amis pour faire le nécessaire en sa faveur. Ce que nous avons fait, seuls nous et lui pouvons le savoir ; depuis les vêtements jusqu'aux sommes d'argent, en passant par la nourriture et le couchage.

Maintenant, à peu près installé, il venait de temps en temps chez moi chercher des livres que j'attendais toujours qu'il me les rapporte.

Or, samedi 18, jour de paye, en rentrant à midi, je le trouvais qui m'attendait. Il entra, et comme chaque fois que je rentre, l'enlevai un veste dans lequel se trouvait ma quinzaine. Sans méfiance, je descendis aux cabinets, le laissant seul. Ce dont il s'empressa de profiter pour faire opérer à mon portefeuille un changement de destination. Je ne m'en aperçus que quelques heures plus tard, et j'eus beau filer à son hôtel, ce monsieur les avait mis en quatrième vitesse.

Voilà les faits ; ils se suffisent. Mais de toute cette histoire, qui n'est, hélas ! que la répétition de quantités d'autres, une conclusion est à tirer. C'est celle-ci : dans les milieux anarchistes, la solidarité est pratiquée au hasard, sans preuves, sans renseignements précis sur la situation des sollicitateurs.

Il suffit qu'un type se présente en se disant victime de son attitude dans la société, pour qu'immédiatement chacun verse son ébole, qu'on subvienne à tous ses besoins jusqu'au jour où l'on s'aperçoit qu'on a été la dupé d'un coquin.

C'est dans les milieux anarchistes que les illégislatives sans courage, opèrent le plus tranquillement, car ils savent que nous ne mêlerons pas la police à nos affaires.

Eh bien, il faut en finir ! Nous ne voulons pas travailler pour engranger des parasites dont la mentalité n'a rien à envier à celle des bourgeois.

Il faudrait que les groupes et les individus déclinent d'une façon résolue de n'être solitaires que des camarades connus, et lorsqu'un étranger viendra solliciter une aide, qu'avant de lui donner une forte somme, quelques membres du groupe prennent sur lui les renseignements nécessaires pour savoir à qui nous avons affaire. Ainsi nous diminuerions l'estampage dans une bonne mesure.

Pour le vol au domicile d'un copain, c'est à chacun de nous de ne pas croire les hommes meilleurs qu'ils ne sont, et par conséquent de veiller à ceux que nous introduisons chez nous. La confiance illimitée confine à la bêtise.

La solidarité, pour atteindre réellement son but, ne doit pas être un principe rigide s'adressant indistinctement à tous dans les mêmes conditions.

Assez de tapages faits dans l'ombre, de collectes dont on ignore tout du bénéficiaire. Entre anarchistes, tout doit se faire au grand jour, et la franchise n'a jamais dénié personne, mais au contraire préparé les cœurs à la cordialité. La solidarité pour les anarchistes n'est que la mise en pratique de cette idée généreuse, l'ent'aide entre individus, sans laquelle toute tentative de vie libre serait vouée à un échec presque certain.

Voilà mon point de vue sur cette question, et je souhaite que le Congrès anarchiste solutionne enfin ce problème. Ce faisant, il aura contribué à débarrasser nos milieux des frelons qui considèrent l'estampage des camarades comme une chose toute naturelle.

Eugène POIREY.

P.S. — Le monsieur en question ayant emporté mes papiers, carte syndicale, etc., je prie les camarades de veiller à ne pas être à nouveau la cible, et cela soit en nous mon nom. — E. P.

Pour l'Espagne libre

Un communiqué
de la Ligue des Droits de l'Homme

La Ligue des droits de l'Homme organise mercredi 29 courant, à 20 h. 30 très précises, salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, un grand meeting : Pour l'Espagne libre, sous la présidence de M. Ferdinand Buisson, président de la Ligue, avec le concours de M. Unamuno, l'illustre écrivain, professeur à l'Université de Salamanque, ancien président de la Ligue espagnole qui fut l'an dernier déporté aux Canaries par ordre du directeur militaire, de M. Blasco Ibáñez, le grand romancier espagnol, de M. Ortega Y Gasset, ancien député aux Cortez, de MM. Aulard et Ferdinand Héroult, vice-présidents de la Ligue, Pierre Hamp, homme de lettres et Fernand Corcos, avocat à la Cour et membre du Comité central.

N'oubliez pas
la thune mensuelle !

Le procès du fascisme

(SUITE)

Comme en Espagne

« Le premier acte du gouvernement fasciste a été de supprimer du jour au lendemain la législation qui limitait le pouvoir de la grande finance. L'origine réelle du fascisme fut cette entreprise concertée et intéressée des aventuriers du Capitalisme ! »

M^e Gautrat insiste pour nier l'évidence. Léon Blum lui répond. — Qui a payé les fascistes ?

M^e Gautrat. — Je ne vous demande pas qui a payé les communistes !

Léon Blum. — Oh ! je le sais très bien !

M^e Gautrat. — C'est la classe moyenne qui a fait la révolution fasciste.

Léon Blum. — Je sais très bien que le fascisme a d'autres causes que la finance. Mais j'ai dit qu'il y avait eu là une exploitation intéressée de certains mécontents.

M^e Gautrat. — La marche sur Rome n'a-t-elle pas été provoquée par un congrès commun des communistes et des fascistes ?

Léon Blum. — La marche sur Rome a des causes plus lointaines. Le fascisme avait désagrégié le pays. Il se sentait fort sur des ruines, les ruines qu'il avait faites. Alors seulement il a pris le pouvoir.

Après cette déposition qui produit une vive impression, M^e Gautrat semble visiblement désemparé.

L'interventionnisme de Mussolini

Longuet. — J'ai connu avant la guerre M. Mussolini qui représentait dans le socialisme italien les tendances extrémistes. C'est lui qui fit exclure Bissolati à propos de la campagne de Tripolitaine.

« Quand la guerre a éclaté, il ne s'est pas placé sur un terrain idéaliste pour précher l'intervention italienne. Ayant trahi ses principes, Mussolini est le type parfait du renégat, du renégat par intérêt politique, par ambition du renégat qui ne craint pas de faire assassiner ses anciens amis.

« Sa politique d'assassinat est une provocation aux attentats dans le genre de celui que vous devez juger aujourd'hui.

« Je suis contre le meurtre, mais lorsqu'un pays est un centre d'infection morale, cela s'étend jusque dans les autres pays. Bonomini n'a pu être poussé que par des raisons de principe qui n'ont rien de mal d'intéressé.

« Nous ne voulons pas confondre l'Italie avec le fascisme, dont le régime ne serait même pas accepté par les nègres de l'Afrique centrale. »

« Il y a eu des centaines et des milliers de femmes torturées, de jeunes gens assassinés, sans qu'aucun de ces crimes n'ait été puni. »

Alors M^e Gautrat pose sa sempiternelle question :

« Que pensez-vous du régime bolchéviste en Russie ? Pensez-vous qu'il est été plus d'accord avec la civilisation italienne que le régime fasciste ? »

Longuet. — Je ne sais ce que feraien les bolchevistes en Italie, mais lorsque font les fascistes en Italie. Les violences bolchevistes sont les faits courants d'une révolution qui renverse les régimes d'une manière, tandis que les violences fascistes sont exercées par des bandes de sacrifiants sans idéal.

M^e Gautrat répond que ne connaissant ni Bonomini ni Bonservizi, Longuet n'a rien à faire ici.

A ce moment, les fascistes que l'on a laissé entrer en grand nombre dans la salle, applaudissent insolentement.

M^e Torrès s'indigne. — Ces manifestations fascistes dans la salle ne nous étonnent pas. Des témoins de la défense ont été frappés par les fascistes que l'on admet dans les couloirs, tandis que l'on interdit sévèrement l'accès des Assises aux antifascistes. Messieurs les Jurés apprécieront.

Comme le président demande à Bonomini s'il a quelque chose à dire sur la déposition de Jean Longuet et sur les questions de M^e Gautrat, le courageux petit révolté dit alors toute sa pensée, en une déclaration chaleureuse et noble qui tire les larmes des yeux.

Une fière déclaration de Bonomini

Bonomini. — Les jurés sont appelés ici pour juger mon acte que j'ai revendiqué, et non pour juger le Bolchevisme que je répudie.

« Comme tous les Anarchistes, j'ai été le défenseur de la Révolution russe. En Italie les Anarchistes furent les premiers à applaudir à la lutte héroïque pour l'émancipation du prolétariat par les Soviets libres. En Russie, les Anarchistes furent sur les barricades, et un grand nombre d'entre eux y tombèrent. »

« Quand la réaction mondiale menaça la Révolution russe, nous fûmes contre Koltchak, Denikine, Wrangel, et les aventuriers à la solde du Capitalisme ; nous fûmes avec Makho.

« Hélas, les politiciens du bolchevisme l'ont emporté ! Hélas, la dictature triomphante en Russie ! Aujourd'hui la Révolution russe n'existe plus. Les tyrans communistes à Moscou persécutent mes frères, tout comme le fait Mussolini à Rome. »

« Par mon geste, j'ai entendu venger tout le Proletariat que j'aime dans tous les pays, ce Proletariat international pour lequel je ne regrette pas le sacrifice de ma vie. »

« Je suis Anarchiste, ennemi de tous les despots, ennemi de l'Etat, ennemi de la propriété privée. »

« Je suis un révolté, mais ma révolte ne s'exerce pas contre les crimes d'une seule autorité, mais contre tous les crimes de l'Authorité. »

« Je suis contre la guerre, car je pense que l'homme a suffisamment à faire à se battre contre les forces mauvaises de la Nature. Je lutte pour l'avènement d'un Monde de fraternité universelle. »

« Et si je suis sur ce banc d'accusation après avoir commis le geste que vous me reprochez, la faute en est toute entière à la tyrannie. »

« J'ai frappé, oui, mais j'ai été armé par la crise fasciste ! »

Un silence dans la salle, un grand silence. Tout le monde est impressionné par la vigueur et la clarté pure de ces paroles.

Déposition de Séverine

Et voici Séverine :

« Il y a une différence entre les mobiles d'un crime. Celui qui tue pour but personnel, inavouable, et celui qui agit pour ses idées. Voici Bonomini. Pourquoi a-t-il tué ? Il ne devait en tirer aucun profit. Il est le fils de Brutus. Il a cédé à son sentiment. Il a tué. Quand j'ai appris son crime, je me suis rappelé avoir assisté à des scènes lamentables : au petit matin, je voyais passer un morne défilé de gens avec de pauvres bagages. C'étaient des émigrés italiens qui faisaient l'abomination du fascisme. Il y a eu d'ignobles choses. On vit jusqu'à vingt-deux cadavres abandonnés dans les rues de Turin. Il y a eu le meurtre de Boratti. Un de ses amis vient demander au bureau des fascistes : « Où est Boratti ? » — « On l'a supprimé. — C'est abominable ! » Le lendemain, six chemises noires entrent dans le bureau où travaillait celui qui s'est ainsi indigné.

« On l'appelle. — C'est moi ! On l'a abattu. »

« Les ouvriers italiens ont connu toutes ces choses. »

« Toutes les révoltes commettent leurs crimes, et vous qui êtes ici au nom de la Révolution française, vous êtes les héritiers de ces violences. Mais les crimes révolutionnaires ont ceci pour excuse : ils sont les explosions des longues souffrances accumulées depuis des siècles. »

« Mais quelle excuse peut-il y avoir au Fascisme. Il a organisé le meurtre. Ce n'est pas le geste personnel, impulsif : c'est l'exécution décidée, exécutée pour le plaisir de faire du mal. »

« Au nom de tous ceux qui ont souffert, je vous dis : « Ce garçon qui a été de lui-même commettre cet acte, a suivi son rêve. Il a tué. Mais quand je me rappelle ce que j'ai vu, tout ce que je sais de ce qui s'est passé là-bas, le geste de cet enfant s'explique. »

« Songez à tout ce qu'il a pu passer avant de se décider à tuer. Il a frappé. Il a mal fait ; mais il faut tenir compte de son état d'âme, de son enfance douloureuse ! »

« Nous vous demandons de penser à toute sa famille de là-bas. La justice n'est pas la vengeance. Pour les siens je vous demande toute votre indulgence en considérant qu'il a assassiné pour une idée — face au fascisme meurtrier ! »

Aujourd'hui réquisitoire, plaidoirie et verdict.



MIGUEL DE UNAMUNO

Croquis de Dukercy
Caporali, secrétaire général des organisations ouvrières italiennes. — J'ai traduit en français le livre de Matteotti qui relate toutes les horreurs du fascisme. Il révèle le régime des ras, bande de profiteurs à la tête du pouvoir dans les provinces. Dans ma province, dit-il, j'ai assisté à l'assassinat du président du conseil provincial Bolodori. »

« Nous ne voulons pas confondre l'Italie avec le fascisme, dont le régime ne serait même pas accepté par les nègres de l'Afrique centrale. »

« Il y a eu des centaines et des milliers de femmes torturées, de jeunes gens assassinés, sans qu'aucun de ces crimes n'ait été puni. »

Alors M^e Gautrat pose sa sempiternelle question :

« Que pensez-vous du régime bolchéviste en Russie ? Pensez-vous qu'il est été plus d'accord avec la civilisation italienne que le régime fasciste ? »

Longuet. — Je ne sais ce que feraien les bolchevistes en Italie, mais lorsque font les fascistes en Italie. Les violences bolchevistes sont les faits courants d'une révolution qui renverse les régimes d'une manière, tandis que les violences fascistes sont exercées par des bandes de sacrifiants sans idéal.

M^e Gautrat. — C'est pour faire régner l'ordre que M. Dumini avait quitté Paris.

M^e Torrès. — Vous faites l'apologie d'un assassin fasciste.

M^e Gautrat. — Il y a donc une justice en Italie puisque Dumini est arrêté sur ordre de Mussolini.

M^e Torrès. — Mussolini avait provoqué à l'assassinat de Matteotti, cinq jours auparavant, du haut de la tribune de la Chambre.

M^e Gautrat. — Dumini sera puni.

M^e Torrès. — Il faudrait que Mussolini fut puni avec lui.

M^e Torrès lit le texte du discours où il est dit par Mussolini à Matteotti : « Il faudra que nous vous mettions du plomb dans l'échine ».

Mateotti s'apprête à monter à la tribune de la Chambre pour bien lire le discours qui prouve que les chefs du fascisme étaient à la solde des grands financiers. On l'en empêche en l'assassinant. »

Le président. — Ça n'a pas de rapport avec l'affaire.

Torrès. — Oui, car M. Dumini a dit que c'était pour venger Bonservizi qu'il avait assassiné Matteotti.

L'Italie est aujourd'hui encore le pays du pain cher et du plomb à bon marché. »

Bachialoni (de Nice), Président de l'Association des anciens combattants. — Sous prétexte de former des associations amicales italiennes, petit à petit on formait des groupements fascistes à Nice, et on organisait des manifestations impérialistes.

« S'ils veulent faire du fascisme, ils peuvent aller rejoindre leur ami Mussolini à Rome. »

« Comme tous les Anarchistes, j'ai été le défenseur de la Révolution russe. En Italie les Anarchistes furent les premiers à applaudir à la lutte héroïque pour l'émancipation du prolétariat par les Soviets libres. En Russie, les Anarchistes furent sur les barricades, et un grand nombre d'entre eux y tombèrent. »

« Quand la réaction mondiale menaça la Révolution russe, nous fûmes

A travers le Monde

ALLEMAGNE

L'ALLEMAGNE
ET SES ANCIENNES COLONIES

Amsterdam, 22 octobre. — Les Allemands ont renoué leur tentative d'obtenir le droit de coloniser la Nouvelle Guinée, sous de nouvelles conditions.

ALBANIE

RECONNAISSANCE MUTUELLE

Les journaux italiens apprennent de source sûre qu'avant son départ pour Tirana, Mgr Fan Noli, président du Conseil albanais, s'est rencontré à Rome avec M. Yourenich, ambassadeur des Soviets en Italie. Celui-ci, par ordre de son gouvernement, a remis à Mgr Fan Noli une note dans laquelle les Soviets reconnaissent de jure l'Albanie. Par une note identique, l'Albanie, de son côté, reconnaît de jure, le gouvernement des Soviets. Une délégation russe sera prochainement créée à Tirana.

Ah ! que la Révolution était belle sous le tsarisme... Et comme les bolchevistes l'ont galvaudée, hélas !...

BELGIQUE

UNE GREVE DE LA VERRERIE

Les ouvriers verriers ont introduit au pré de l'ensemble des patrons verriers une demande de majoration de salaire de 10 % sur le tarif. Conformément aux usages, le préavis a été remis. Si pour le premier novembre prochain, aucune entente n'est intervenue, le travail cessera complètement.

ETATS-UNIS

LES RESULTATS DE LA LOI DE PROHIBITION

Les autorités américaines reconnaissent que pour faire appliquer la loi sur la prohibition, il a fallu sacrifier la vie de 37 agents fédéraux, et qu'au moins 30 contrebandiers ont été tués. Les frais de surveillance se sont élevés à 300 millions de francs.

Et malgré cela avec de l'argent on peut se procurer toutes les boissons prohibées aux Etats-Unis. Dans un pays de trusts et de vénéalité, les prohibitions les plus justifiées ne servent à rien.

ITALIE

TRACTATIONS

SOVIETICO-DIPLOMATIQUES

M. Mussolini confère avec l'ambassadeur des Soviets

M. Juronoff, ambassadeur du gouvernement des Soviets à Rome, a conféré lundi matin avec M. Mussolini.

IRLANDE

M. DE VALERA MENACE D'EMPRISONNEMENT

Dublin, 21 octobre. — M. de Valera a l'intention de prendre la parole vendredi prochain, dans une réunion électorale à Newry, dans le nord de l'Irlande, malgré la défense des autorités.

S'il passe outre, l'ex-président sera condamné à deux années de prison.

Les autorités de l'Irlande « libérée » ne sont pas moins sévères à l'égard de leurs adversaires que les fonctionnaires anglais. Tels sont les résultats des révoltes purement politiques : changement du personnel exploiteur et oppresseur.

Les nouvelles fouilles de Sidon

Reyouth, 22 octobre. — On a découvert, en Syrie, deux nécropoles de la Phénicie méridionale datant du deuxième millénaire avant Jésus-Christ et situées à l'est de l'ancienne Sidon, près des villages de Kafra et de Lébada.

A Kafer Djerra on a recueilli un nombre considérable de vases de terre cuite, d'armes en bronze, un vase à parfum en faïence bleue, une plaque d'or décorée d'une rosace de style grec, deux cylindres babyloniens

et plusieurs dizaines de scarabées égyptiens.

Les tombes de Lébada ont fourni plus de deux cents pièces de poterie chypriote, des haches en bronze ou en pierre, des cachets égémens et cinquante scarabées dédorés de symboles divers ou d'inscriptions hiéroglyphiques. Ces sépultures ne contenaient point de sarcophages. Les corps étaient simplement posés à même le sol, la tête reposant sur une pierre ; l'un d'eux portait au cou un collier d'améthyste et au doigt un scarabée d'améthyste à monture d'argent.

Choses d'Amérique

UN MARIAGE EST CELEBRE SUR LE QUAI D'UNE GARE

Un Ecossais, Scot Mc Kee, a tenu sa partie à la lettre, en venant à la gare de Detroit, à la rencontre de sa fiancée, accompagné d'un prêtre et porteur d'une licence de mariage.

Comme les parents de la fiancée avaient demandé que le mariage eût lieu aussitôt l'arrivée, le pasteur célébra le service nuptial sur le quai de la gare.

et d'Angleterre

ENTRE LE CELIBAT ET LA DEMISSION

les doctoresse anglaises ont à choisir

Le conseil municipal de Londres a décidé au cours d'une séance mouvementée que les femmes doctoresse en médecine employées dans les hôpitaux dépendant de la municipalité, devraient désormais abandonner leurs fonctions si elles se mariaient.

Bien qu'en cela le conseil ne fasse qu'établir une mesure déjà appliquée aux institutrices, la nouvelle a causé un certain émoi chez les intéressées.

Il y a actuellement trente-quatre doctoresse, attachées au personnel médical des hôpitaux de Londres dépendant du County Council.

Sont-ce des victimes de Landru ?

Des ouvriers travaillant à des terrassements dans un pré dépendant du château de Thun à Meulan, appartenant à M. Rozengard, ont découvert quatre crânes à demi calcinés qui semblent avoir été enfouis depuis plusieurs années. L'endroit où a été faite cette découverte est distant de 150 mètres de la Seine.

Etant donné la proximité, pour un automobiliste, de Gambais, on se demande s'il ne s'agirait pas des restes de quelques victimes de l'original barbu.

Une tête qui ne tombera pas

Gabriel-Alphonse Mourey, l'auteur de l'audacieux cambriolage commis en 1919 chez le banquier Saastachi, à New-York, qui fut condamné à mort par la cour d'assises de la Seine dans des circonstances où le camouflage de l'appareil judiciaire s'avéra encore un peu plus que de coutume, a été gracié hier. Il échappe donc à la peine capitale.

Si ! la Garde rouge nuit au travail syndical

Un papier de l'Humanité nous apprend comment et pourquoi les immeubles de la Grange-aux-Belles furent gardés ces jours derniers, et c'est intitulé : Les précautions ne nuisent à personne.»

Pourtant, dans la journée de dimanche, un camarade membre de la C. E. de la Fédération Postale Unitaire, bibliothécaire de la Jeunesse Syndicaliste des P. T. T., se rendait, comme à son habitude, dans les locaux de la Fédération, où l'appelle son travail de bibliothécaire.

La garde rouge communiste lui interdit l'entrée, et cela en présence des secrétaires de l'U. D., Doyen et Barraud.

Pourtant, ayant et après lui, entrèrent plusieurs membres des Jeunesse Communistes.

Voilà une preuve que la troupe des fonctionnaires syndicaux entraîne le travail dans les organisations syndicales, travail fait souvent par les minoritaires.

En peu de lignes...

Comme au coin d'un bois

Passant vers deux heures, l'autre nuit, avenue Marceau, Mme Jeanne Thierry, demeurant 2, rue Gaston-Saint-Paul, a été attaquée et dévalisée.

Quelques heures auparavant, vers 19 heures 30, près du 83, boulevard de Montrency, Mme Marie Descombes, 28 ans, demeurant 82, rue du Ravelagh, avait eu le même sort.

Elle était bien morte

Lille, 22 octobre. — Nous avons relaté hier dans quelle circonstance Mme Marguerite de Clary, avait cessé de vivre au cours d'une opération. Certains signes faisaient douter de la mort. Hélas ! il n'en était rien. La jeune femme avait avalé sa langue tandis qu'on la chloroformait et aurait succombé asphyxiée.

Un mur s'écroule sur deux enfants

Bastia, 22 octobre. — Quatre enfants s'étaient abrité sous le mur d'un ancien four à Pratrabugno. Miné par les eaux, celui-ci s'effondra ensevelissant les jeunes Marie Muroni, 5 ans, et Lelio Pierreschi, 5 ans et demi. Antoinette Pierreschi, 6 ans, a été blessée.

Le mariage du prisonnier

Lyon, 22 octobre. — Ecroué pour avoir tué à coups de revolver l'agent Coutarel, dans la nuit du 14 au 15 août, Alphonse Dechaume, 28 ans, vient d'épouser Mme Marie Salagnat, blanchisseuse, 29, rue Chaponay.

Améné, menottes aux mains, dans une salle des mariages, il fut reconduit après la cérémonie à la prison Saint-Paul. Et la pauvre jeune mariée a réintégré le domicile de ses parents.

Il n'était pas mort

Montpellier, 22 octobre. — Daniel Marius, qui avait pris le maquis et dont on avait fait courir le bruit qu'il était mort, vient d'être vu dans le village même de Flaux fumant sa pipe. Les gendarmes prévenus accoururent, mais Marius en avait rejeté un air dans le maquis.

Les luttes de religions au Maroc

Rabat, 22 octobre. — A Safi, au cours de la fête de la secte des Hamatcha, le mellah fut envahi et des bagarres éclatèrent entre musulmans et israélites.

Il trouve sa mère assassinée

Amiens, 22 octobre. — Mme veuve Basset, 71 ans, habitant seule, rue Saint-Anne, à Chaulnes, a été trouvée assassinée. Le crime remonte à plusieurs jours. Le fils de Mme Basset, habitant l'Oise, était venu voir sa mère. Ne pouvant pas ouvrir, il enfonce la porte. La septuagénaire gisait sur son lit, la gorge ouverte, et portant sept coups de couteau sur diverses parties du corps. Le vol avait été le mobile du crime. L'assassin avait dépoli sa victime de la ceinture portée constamment par elle et pouvait contenir 2 à 3.000 francs. Puis il s'était lavé les mains, essuyé à une serviette et avait disparu.

L'amour tue

Amiens, 22 octobre. — Le débit du Jeu de Paume, à Chaulnes était tenu par une femme divorcée, Juliette Soyer, 36 ans, qui avait vécu avec l'ouvrier portugais Santos, 25 ans. La vie commune ayant cessé, Santos vint mardi soir demander à son ex-femme de se remettre avec lui. Sur son refus, il la tua de trois coups de revolver, puis se fit sauter la cervelle.

Après d'eux, on trouva la petite Ginette, 6 ans, fille de la détentrice, qui avait assisté, terrifiée, au drame.

Arrestation d'un escroc

Bordeaux, 22 octobre. — Un individu s'est nommé comte de Villa Nieve, de Claronnes, habitant Naples, a été arrêté. On trouva sur lui un passeport au nom de Léopold Caccone. Il finit par avouer être l'ex-banquier Lucien-Pierre Husol, de Limoges, ayant détourné près d'un million, et faisant l'objet de deux mandats d'arrêt des parquets de Limoges et de Paris.

Il était en fuite depuis 1921 et avait volé le passeport au nom de Caccone.

DEPARTEMENTS

— Le pain coûtera désormais 1 fr. 45 à Lyon... Vive la lutte contre la vie chère !

— Au cimetière de Macon, M. Vincent Loige, 71 ans, garde champêtre à Sennecé, fut sur la tombe de sa femme.

— A Nuits-Saint-Georges, un petit garçon de 12 ans, Arsène Lhomme, est tombé sous les roues d'une voiture conduite par son père et a eu la poitrine broyée. Il est mort.

— En gare de Saint-Jean-de-Losne, (Côte-

billets et sauta de la boutique sur le boulevard, en disant :

Est-ce le diable ?

Le poète contempla pendant quelques instants cette petite boutique, devant laquelle tous les passants devaient sourire, tant elle était pieuse, ant les petites caisses à livres étiquetées étaient mesquines et sales, en demandant :

Quel commerce fait-on là ?

Quelques moments après, le grand inconnu, qui devait assister, à dix ans de là, l'entreprise immense, mais sans base, des saint-simonians, sortit très bien vêtu, sourit aux deux journalistes, et se dirigea vers le passage des Panoramas avec eux, pour y compléter sa toilette en faisant citer ses bottes.

— Quand on voit entrer Samanon chez un libraire, chez un marchand de papier ou chez un imprimeur, ils sont perdus, dit l'artiste aux deux écrivains. Samanon est alors comme un croque-mort qui vient mesurer une bûche.

— Tu n'escraperas plus tes billets, dit alors Etienne à Lucien.

— Là où Samanon refuse, dit l'inconnu, personne n'accepte, car il est l'ultima ratio ! C'est un des moutons de Gigonnet, de Palma, Werbrust, Gobbeck et autres crocodiles qui nagent sur la place de Paris, et avec lesquels tout homme dont la fortune est à faire ou à défaire doit tot ou tard se rencontrer.

— Si tu ne peux pas escraper tes billets à cinquante pour cent, reprit Etienne, il faut les échanger contre des écus.

Comment ?

— Donne-les à Coralie, elle les présentera chez Camusot. — Tu te révoltes, reprit Lousteau que Lucien arrêta en faisant un bond. Quel enfantillage ! Peux-tu mettre en

d'Or), voulant monter dans l'express de Dijon qui passe en ralentissant, M. Jules Parizot, retraité des chemins de fer à Saint-Bonnet en Bresse, a été horriblement brisé. Il était âgé de 61 ans, marié et père de famille.

— En nettoyant sa cursive, Mlle Ponton, 32 ans, de Bourg-lès-Valence (Drôme), fait tomber un fusil. La charge l'atteint en pleine poitrine.

L'automobile meurtrière

— Passant à Châlons-sur-Marne, M. Lhuillier, négociant à Metz, 3, rue Saint-Cosain, voit son cyclecar prendre feu. Il stoppe et saute à terre. Déjà brûlé grièvement à la tête, il se fracture une jambe.

— Après avoir renversé le parapet du pont qui traverse le Sevron, à Varennes-Saint-Sauveur, une auto, conduite par M. Raffin-Matthe est tombée dans la rivière. M. Raffin n'eut aucun mal, mais un mécanicien qui se trouvait à ses côtés a été démonté et grièvement blessé.

— Mme Hermine, âgée de 42 ans, de Soler (Somme), tenait son parapluie baissé, ce qui l'empêche de voir arriver vers elle l'automobile de M. Delacour, mécanicien. Elle fut renversée par la voiture et traînée sur une longueur d'environ 27 mètres. Mort instantané.

LEURS DIVIDENDES

— La voûte d'une cave en construction, à Saint-Rambert-d'Albon, s'est effondrée sur trois ouvriers. L'un, François Ferrero, est grièvement blessé, un autre, Antonin Coche, est tué sur le coup, le troisième est indemne.

— Près de Rivesaltes, le charretier Joseph Roig, 39 ans, conduisant un tonneau d'eau, qui avait pris le maquis et dont on ne avait pas couru de bruit, vient de tomber sur une piste de la route de Vierzon, non loin du tunnel, les jambes broyées et des blessures à la tête, le cadavre de M. Alexandre Desnoues, domestique à Méhun-sur-Yèvre, qui revenait des foires d'Orval. On ignore comment sa mort est survenue.

— Le monteur Fritz Klein, qui travaillait dans une fabrique de Sarreguemines, est tombé d'une hauteur de quinze mètres. Il a succombé.

La spéculation sur les blés

Une information judiciaire avait été ouverte récemment, pour délit de coalition à propos d'accaparement de blés exotiques.

On vient d'ouvrir deux informations nouvelles, toujours contre X..., pour rechercher les responsables de tractations qui ont eu pour but de provoquer la hausse des blés et des farines.

Et puis... vive la paix !

Le ministre du Bloc des gauches Duménil préside mardi prochain à Lorient au lancement du grand destroyer d'escadre Panthere.

... Simplement histoire de désarmer.

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Que ferons-nous?

Le malaise syndical s'agrandit tous les jours, avec le confusionisme. La situation actuelle de l'ingérence politique dans les syndicats par les commissions syndicales n'est pas pour nous surprendre ; il y a belle lurette que nous nous attendions à tout ce chambardement syndical.

Devant les majorités politico-syndicales, rien ne nous étonne de la violation des statuts, des règlements ; leur but est clair et simple : transformer le syndicalisme en cellule de parti politique.

Le fédéralisme de nos unions d'industrie ne compte pas pour eux, il leur faut du vent, rien que du vent. Nous assistons aux grèves, avec des échecs retentissants, parce que l'on n'a rien préparé à l'avance, on se jette dans la fournaise, ne comptant que sur l'emballage des foulées, le patronat pour cette tendance cela n'existe pas, puisque tous les jours ils en bousfouf des masses dans leurs partis et que les autres sont des sympathisants à leur école.

Le travailleur, qui ne vit pas que de pain, commence à s'apercevoir qu'il faut utiliser les méthodes des temps passés, c'est-à-dire l'action directe, et ne compter que sur soi-même.

Le vent, le bluff, les superrenchéristes en chambre commencent à fatiguer. Cette tendance communno-syndicale au pouvoir depuis Saint-Etienne depuis plus de deux ans Qu'a-t-elle réalisé ?

L'Unité ? Bien au contraire, elle la combat tous les jours ; on pouvait la réaliser par la base, si on avait écouté la Minorité depuis plus d'un an.

Ces chefs négligent la base de tout mouvement social, il leur faut du grandiose, et pour cela on fait du vent dans chaque discours. Peu leur importe, tant que les cohésions de payants casquent. Ils font tout pour faire rire les réformistes et les aider dans leur recrutement syndical ; allons-nous laisser durer cette situation plus longtemps ?

De temps à autre, les meilleurs syndicats de nos régions passent à l'autonomie et les travailleurs continuent leur indifférence devant tout ce chaos de désordre syndical.

La conférence des syndicats unitaires, autonomes et minorités syndicales solutionne-t-elle cette pénible situation ? L'autonomie pour l'action et dans l'action, c'est très bien, mais passer à l'autonomie pour faire du corporatisme n'est pas très mal.

Créer une troisième C.G.T. avec le spectacle que nous subissons des Monnousseau, Benar, Dudillieux, etc., qui, hier, étaient les champions de la Minorité pour combattre la violation des statuts dans la vieille C. G. T., et aujourd'hui les voient en tant que poichinelles dans la C. G. T. U., cela n'en courage pas les travailleurs à fonder une troisième C. G. T.

Allons-nous ne rien faire pour cela ? Non. Nous avons étudié cette question dans notre région. La majorité est pour aller à l'autonomie, ou faire la grève des cotisants d'ici l'unité des deux C. G. T. réalisée. En affaiblissant les deux C. G. T., l'orgueil des chefs diminuera et les rapports entre les deux organismes se souderont. Notre propagande sera plus facile. Quand les travailleurs nous réclameront notre attitude, nous leur répondrons : Nous sommes sortis de la vieille C. G. T. parce qu'elle subissait l'ingérence du parti S.F.I.O. ; nous sortons de celle-là parce que c'est pire. Nous restons autonomes d'ici l'unité réalisée. Tu veux l'unité, viens avec nous.

Laisser un cheval de bataille borgne pour en prendre un avantage ? Non, pas de cela. Les deux C. G. T. se valent en tant qu'ingérence politique.

Leurs mécanismes, C. C. N., les régions de propagande, leurs U. D. sont des nids de fonctionnaires permanents inamovibles. Il faut, oui, épurer le syndicalisme de cette bureaucratie qui l'étrangle, l'étouffe de jour en jour.

Le courant d'autonomie est nécessaire dans cette période transitoire.

Aujourd'hui, ce ne sont plus les syndicats qui cherchent les organismes centraux, ce sont les organismes centraux qui sont à la chasse des syndicats pour augmenter leur unité sans tenir compte si cela fait l'affaire des travailleurs.

Les grèves et la solidarité, ne compter que sur les secours pour faire la bataille au patronat riche, puissant et organisé, c'est aller aux pires catastrophes. Si la solidarité est nécessaire, l'action est indispensable.

Le fonctionnariat a paralysé le syndicalisme, il faut le tuer si nous voulons faire revivre la confiance aux travailleurs, c'est lui qui a engendré la lutte de personnalités. On ne discute plus pour une idée, on discute pour des personnes.

Voilà où se trouve le mal et où nous devons chercher le remède.

Les fonctionnaires syndicaux sont contre l'unité ; la preuve, nous l'avons dans le décret de la classe ouvrière qui, elle, souffre de la division et veut l'unité. Les chefs, eux, s'en moquent ; ils nous jettent du vent dans leur formule et c'est tout.

Les syndicats reprennent confiance quand nous aurons percé l'abécédaire qui gonfle tous les jours, et nous souhaitons que la conférence de Paris parle clair et net aux masses ; c'est de son attitude que le syndicalisme rentrera de ses cendres.

Un groupe de copains de province partisans de l'autonomie.

Minorité des Cuirs et Peaux de la Seine

Aux camarades minoritaires et sympathisants. — Il est de toute nécessité pour tous les militants minoritaires et sympathisants d'examiner la situation actuelle ainsi que celle qui nous est faite dans nos organisations respectives.

Tous ceux qui ont la ferme volonté de défendre ce qui reste de syndicalisme en ce moment critique contre tous les politiciens donneront par leur présence l'importance nécessaire à la réunion qui aura lieu vendredi 24 octobre, à 8 h. 30, salle des Commissions, 2^e étage, Bourse du travail. L'indifférence n'est plus permise et nous espérons que chacun agira pour que le plus grand nombre de camarades soient présents à cette réunion.

La Minorité.

Bravi

Non entriamo nel merito dell'ordine del giorno volato Domenica scorsa dalla Assemblea generale del Sindacato Unico Edili della Senna.

Lo approvammo, ne siamo lieti ed entusiasti nel contempo.

Quella riunione ci lascio un ottima impressione, il modo come si svolse la discussione, come avvenne la votazione, fudati i militanti presenti — appartenenti a tutte le scuole del sovversivismo — riconosciuto il suo grande valore morale, il senso di responsabilità.

Vedemmo vecchi militanti, che da parecchio tempo si erano allontanati dalla organizzazione perché disgraziati, indignati dal modo con cui i politici vorrebbero asservire l'organizzazione sindacale alle loro mire, alle loro ambizioni, mettersi al corrente delle quote arretrate per avere diritto di partecipare alla assemblea, di votare, di difendere i diritti sovrani del sindacato incacciati dal pericolo — non sempre visibile — della politica predisposta, ordinata, dai dirigenti il partito comunista per ordine del governo di Mosca.

Questa dimostrazione di serietà, di comprensione, di volontà, non piaceva ha quel signori, anzi, li preoccupò a tal punto che immaginandosi non sappiamo qual piano di sfratto, di espropriazione o altro, nel corso della riunione del S.U.E. riunirono in una sala della casa dei sindacati : « Rue Grande-aux-Belles 33, una trentina di poveri disgraziati, di irresponsabili — Polonesi, Spagnoli, Italiani, qualche francese — ai quali le era stato ordinato di difendere la — le avevano fornite armi e munizioni — casa dei sindacati. Mentre scriviamo li vediamo ancora bivaccare nei locali delle organizzazioni che non conoscono, che non sanno quanti e quali sacrifici morali e finanziari, quali e quante vittime si siano dovute fare per costruire questi miseri ed insufficienti locali per la classe di alcool.

Questi poveri disgraziati che guardiamo con un senso di commiserazione più che di sprezzo, ci ricordano i giorni tristi, miserandi, che caratterizzarono parecchie volte la vita degli emigranti in occasione di scioperi quando — per incoscienza, per essere traditi, ubriaccati — facevano opera di crumaggio, come nelle feste da ballo ubriachi di alcool.

Noi comprendiamo sin dove può arrivare l'ubriacchezza prodotta dal vino, dalla politica praticata, voluta, dai politici di mestiere dai gesuiti. Tuttavia, ci perdoniamo. Ai dirigenti della U.D. della C.G.T.U., del P.C. che sono consci di ciò che fanno, gli diciamo.

La vostra opera si riassume in una sola parola.

INFAME. INFAME. INFAME.

VITTORIO MESSEROTTI.

L'ordine del giorno del Syndacato unitario edili

I lavoratori del Sindacato unitario edili, riuniti domenica 19 ottobre 1924, in Assemblea generale, informati della campagna del P. C. e della C. G. T. U. e l'U. D. della Senna contro le organizzazioni degli Edili, da esse mostrate ai loro partigiani come le ultime roccaforti che restino a conquistare al loro partito.

Presso visione dell' articolo di Alberto Treint, comparso sul Bulletin Comunista del 10 corrente, nonché di quello dell' Humanità del 16, articolo infirmato dalla C. G. T. U. perché, volendo sembrare una spiegazione non è che una conferma giustificata della sputta provocazione di Treint.

Riconosciuto il carattere ufficiale che non può scindersi dalla personalità del firmatario, la cui notorietà non può essere negata, e la provocazione contenutiva che per la sua basezza comporta la responsabilità di tutti i partigiani comunisti membri nello stesso tempo del loro partito, del sindacato e degli organismi precitati, ed associati nella stessa campagna per conseguire gli stessi scopi ;

E non potendo questi ultimi non concedere la loro solidarietà all'autore della provocazione senza venir meno alla disciplina del loro partito, per cui ostensibilmente la reclamano per tutti gli atti del loro capo :

L'Assemblea generale indignata di tal modo di agire che arreca nocimento agli interessi morali e materiali del proletariato, li associa nella stessa riprovazione e li sottopone alle medesime sanzioni, e, considerandoli come un pericolo sindacale si erige contro essi per sua legittima difesa : per conseguenza decide di prendere a loro carico tutte le sanzioni e misure coercitive proprie alla situazione. E rigetta tutte le conseguenze che potranno derivarne denunciando alla opinione operaia, i provocatori e gli autori delle scissioni creare in seno ai sindacati nei quali introdussero le rivaleggiate e i sistemi di lotta di partito ad essi propri, dichiarandoli responsabili diretti ed unici delle impotenza operaia attuale. Opera di cui intrapresero e realizzarono il successo che vanfano e che ancora perseguitano nella S. U. B. e nella Federazione degli Edili.

E poiché i giornali Edili, sempre vigili e pronti alla lotteria per l'indipendenza economica e morale, non permettono l'asservimento delle loro organizzazioni alla politica militante di un partito, con lo stesso rigore e la stessa fermezza che portano nella lotta contro il padronato, essi combatteranno a viso aperto contro i nemici del Sindacato e del Sindacalismo.

Il comunista Alberto Treint, vecchio ufficiale di guerra al servizio della plutocrazia con la quale non ha affatto perduto i suoi contatti di origine, facendo su un ordine del giorno concernente la mano d'opera straniera, sospinge gli operai verso l'odio di classe e la scissione economica per condurli a subire nuovi assassinii.

L'Assemblea Generale ricordando che alcune Sindacati più doveri di applicare alla mano d'opera straniera che sempre ha vissuto nel suo seno aiuto e protezione, nonché quei fondamentali principi di solidarietà internazionale che son l'ideale dei sindacalisti francesi, respingendo nel contempo con superbo disprezzo le infami accuse rivolte all'assassino dell'Il-gennajo e lan-

ciate contro il Sindacato Unico Edili e particolarmente il compagno Bourdoux.

Afferma che fu lo stesso Alberto Treint a comandare il fuoco negli incidenti di quella tragica serata, e che la C.G.T.P. e l'U.D. conoscono perfettamente gli autori materiali di quel delitto ormai segnati a dito dalla pubblica opinione.

E appellandosi alla coscienza del mondo operaio.

Decide :

Come conseguenza del presente ordine del giorno confermando tutte le sue anteriori decisioni approvate dal suo consiglio.

Di riprendere, nella sua lettera e nel suo spirito, la Carta del Sindacalismo di cui vuoi ricordare i punti essenziali.

1^o Il sindacato accoglie nel suo seno al disopra di tutte le scuole politiche e filosofiche, tutti i lavoratori che vogliono la lotta per l'abolizione del padronato e del salario ;

2^o Dichiara avversari del Sindacalismo tutti quelli che insorgono contro questa Carta.

E considerando per ultimo che la C.G.T.U. non offre più ai lavoratori francesi delle garanzie per lo sviluppo di un sindacalismo rivoluzionario sano e puro, dichiara che il sindacato Unico Edili, rompa ogni consenso economico e morale con essa, appena si giungere alla guida della sua Federazione, alla quale resta fedelmente attaccato.

GIANFRINY, traduttore.

A tous les militants du 18^e arrondissement

A tous les camarades,

A tous les jeunes,

La Jeunesse syndicaliste organizzando un meeting le venerdì 24 ottobre, sala Garibaldi, 20, rue Ordener fait appelle à tous les camarades jeunes et vieux pour assistier à ce meeting.

A l'heure où plus que jamais la politique frappe d'impuissance les organisations syndicales.

A l'heure où plus que jamais les politicieni travaillent pour la disparition du syndicalisme.

A l'heure où la lutte de tendance entre dans un angle si aigu, cette lutte est celle de toujours, celle des syndicalistes contre les politicieni, celle du fédéralisme contre le centralisme.

La Jeunesse syndicaliste qui n'a jamais dévié de son point de vue fait appelle à tous pour venir à sa réunion où l'on discutera du syndicalisme et des Jeunesse syndicaliste.

Elle fait appelle à tous les camarades pour venir la défendre contre le sabotage qui pourrait être fait et surtout à ceux capable de prendre la parole. Elle demande aux camarades Le Pen, Marcelle Brunet et Bourdoux, de se mettre à sa disposition pour défendre son point de vue.

Tous les syndicalistes se retrouvent vendredi chez Garrigue, où prendront la parole : Bourdoux, Le Pen, Marcelle Brunet.

La Jeunesse Syndicaliste du 18^e.

L'Unité comme je la comprends

Tout le monde syndicaliste parle de l'unité de tous les prolétaires syndiqués et actuellement divisés en deux C.G.T., mais personne ne la réalise. Pourquoi ?

C'est que les dirigenti dei due C.G.T. tiengono ardacement a conservare leur place de tout repos e se calambrano le una e le altre davanti la massa qui ne sait plus de quel côté se dirigere.

Pendant ce temps-là, le patronat devient toujours de plus en plus rapace e ambizioso, profittano di nos divisioni syndicales il abilità petit a petit le avanze obtiene vantaggio ante fatti di lotta e de sacraficio. Que nous faut-il, camarades proletarii per fare face a ce patronat pien organizzato contre nous ? Ce qu'il nous faut, c'est l'unione de tous les travaillores dans una seule C.G.T. ou tous les camarades seranno fratres e non auron qu'un seul but : lutter contre le patronat.

Poiché, camarades, il faut bannir a tutti de plus en plus rapace e ambizioso, profitando di nos divisioni syndicales il abilità petit a petit le avanze obtiene vantaggio ante fatti di lotta e de sacraficio. Que nous faut-il, camarades proletarii per fare face a ce patronat pien organizzato contre nous ? Ce qu'il nous faut, c'est l'unione di tutti i lavoratori dans una seule C.G.T. ou tutti i lavoratori seranno fratres e non auron qu'un seul but : lutter contre il patronat.

Camarades, soyons assez conscienti per chassar nous-mêmes, par notre force e nostra volonté los dirigentes, et tous los dirigentes de proprie alla situacione. E rigetta tutte le conseguenze che potranno derivarne denunciando alla opinione operaia, i provocatori e gli autori delle scissioni creare in seno ai sindacatos nei quali introdussero le rivaleggiate e i sistemi di lotta di partito ad essi propri, dichiarandoli responsabili diretti ed unici delle impotenza operaia attuale. Opera di cui intrapresero e realizzarono il successo che vanfano e che ancora perseguitano nella S. U. B. e nella Federazione degli Edili.

E poiché i giornali Edili, sempre vigili e pronti alla lotteria per l'indipendenza economica e morale, non permettono l'asservimento delle loro organizzazioni alla politica militante di un partito, con lo stesso rigore e la stessa fermezza che portano nella lotta contro il padronato, essi combatteranno a viso aperto contro i nemici del Sindacato e del Sindacalismo.

Il comunista Alberto Treint, vecchio ufficiale di guerra al servizio della plutocrazia con la quale non ha affatto perduto i suoi contatti di origine, facendo su un ordine del giorno concernente la mano d'opera straniera, sospinge gli operai verso l'odio di classe e la scissione economica per condurli a subire nuovi assassinii.

L'Assemblea Generale ricordando che alcune Sindacati più doveri di applicare alla mano d'opera straniera che sempre ha vissuto nel suo seno aiuto e protezione, nonché quei fondamentali principi di solidarietà internazionale che son l'ideale dei sindacalisti francesi, respingendo nel contempo con superbo disprezzo le infami accuse rivolte all'assassino dell'Il-gennajo e lan-

caricate contro il Sindacato Unico Edili e particolarmente il compagno Bourdoux.

Afferma che fu lo stesso Alberto Treint a comandare il fuoco negli incidenti di quella tragica serata, e che la C.G.T.P. e l'U.D. conoscono perfettamente gli autori materiali di quel delitto ormai segnati a dito dalla pubblica opinione.

E appellandosi alla coscienza del mondo operaio.

Decide :

Come conseguenza del presente ordine del giorno confermando tutte le sue anteriori decisioni approvate dal suo consiglio.

Di riprendere, nella sua lettera e nel suo spirito, la Carta del Sindacalismo di cui vuoi ricordare i punti essenziali.

1^o Il sindacato accoglie nel suo seno al disopra di tutte le scuole politiche e filosofiche, tutti i lavoratori che vogliono la lotta per l'abolizione del padronato e del salario ;

2^o Dichiara avversari del Sindacalismo tutti quelli che insorgono contro questa Carta.